

Lucile apprit au dîner la disgrâce de Jacquet, mais elle n'osa en demander la cause. La mère et la fille, l'une triste et inquiète, l'autre maussade et grondeuse, mangeaient du bout des doigts, sans rien dire, lorsqu'on apporta une lettre pour Mme d'Outreville.

— De Gaston ! s'écria-t-elle. Malheureusement non ; l'adresse portait le timbre de Passy. C'était Mme Céline Jorcy, née Mélior, qui se rappelait au souvenir de son amie.

— Chère Céline ! j'irai demain passer la journée avec elle. Vous n'avez pas besoin de moi, maman ?

— Non, je sors de mon côté pour voir une de mes amies.

— Qui donc, maman ?

— Tu ne la connais pas : la comtesse de Malézy."

Il y avait douze ou treize ans que Mme Benoit n'avait vu cette vénérable amie, en qui elle mettait sa dernière espérance. Elle la trouva peu changée. La comtesse était devenue sourde. à force d'entendre les criaileries de ses créanciers ; mais c'était une surdité complaisante, voire un peu malicieuse, qui ne l'empêchait pas d'entendre ce qui lui plaisait. Du reste, l'œil était bon et l'estomac admirable. Mme de Malézy reconnut sa créancière, et la reçut avec une touchante familiarité.

— Bonjour, petite, bonjour ! lui dit-elle. Je ne vous ai pas défendu ma porte. Vous avez trop d'esprit pour venir me demander de l'argent ?

— Oh ! madame la comtesse ! je ne vous ai jamais fait de visite intéressée.

— Chère petite, tout le portrait de son père ! Ah ! mon enfant, Lopinot était un brave homme.

— Vous me comblez, madame la comtesse.

— Comprenez-vous qu'on vienne demander de l'argent à une pauvre femme comme moi ! Il n'y a pas un an que j'ai marié ma fille au marquis de Croix-Maugars ! C'est une bonne affaire, j'en conviens : mais ce mariage m'a coûté les yeux de la tête."

Mlle de Malézy n'avait pas reçu un centime de dot.

— Moi, madame, je viens de marier ma fille au marquis d'Outreville.

— Plait-il ? comment appelez-vous cet homme-là ?

Mme Benoit fit un cornet de ses deux mains et cria : " Le marquis d'Outreville !

— Bien, bien, j'entends ; mais-quel Outreville ? Il y a les bons Outreville et les faux Outreville ; et des bons il n'en reste pas beaucoup.

— C'est un bon.

— En êtes-vous bien sûre ? Est-il riche ?

— Il n'avait rien.

— Tant mieux pour vous ! Les mauvais sont riches en diable ; ils ont acheté la terre et le château, et pris le nom par-dessus le marché. Quel nez a-t-il ?

— Qui ?

— Votre gendre.

— Un nez aquilin.

— Je vous en fais mon compliment. Les faux Outreville sont de vrais magots, tous nez en pieds de marmite.

— C'est celui qui est sorti de l'École polytechnique.

— Mais je le connais ! Un peu fou : c'est un bon. Mais alors, vous qui êtes une femme de sens, expliquez-moi comment il a commis cette sottise-là ?

Ce fut au tour de Mme Benoit de faire la sourde oreille. La comtesse reprit :

— Je dis, la sottise d'épouser votre fille. Elle est donc bien riche ?

— Elle avait cent mille livres de rente en mariage. Nous autres bourgeois, nous avons gardé l'habitude de donner des dots à nos filles... Attrape !

— N'importe ; cela m'étonne de lui. Je lui croyais l'âme mieux située. Vous comprenez, petite, que je ne dirais pas cela s'il était ici ; mais nous sommes entre nous... Qu'y a-t-il, Rosine ?

— Madame, répondit la femme de chambre, c'est ce commis du *Bon Saint Louis*.

— Je n'y suis pas ! Ces marchands sont devenus insupportables.

Ah ! petite, votre père était un galant homme ! Je disais donc que le marquis sera blâmé de tout le monde. Personne ne lui reprochera en face ; son nom est à lui, il le traîne où il veut. Mais il n'est pas permis à un véritable Outreville de s'enca... de se méssa... Qu'est-ce encore, Rosine ?

— Madame, c'est M. Majou.

— Je n'y suis pas ; je suis sortie pour la journée ; je viens de partir pour la campagne. A-t-on vu un marchand de vin pareil ? Les créanciers d'aujourd'hui sont pires que des mendiants ! on a beau les chasser, ils reviennent toujours ! Ah ! petite votre père était un saint homme ! Votre fille est-elle jolie, au moins ?

— Madame, j'aurai l'honneur de vous la présenter un de ces jours dans l'après-midi. Mon gendre est dans nos terres.

— C'est cela, amenez-la-moi un matin, cette jeunesse. J'y suis pour vous jusqu'à midi... Encore, Rosine ! c'est donc une procession, aujourd'hui ?

— Madame, c'est M. Bouniol.

— Répondez qu'on me pose les sangsues.

— Madame, je lui ai déjà dit que madame la comtesse n'y était pas. Il répond qu'il est venu cinq fois en huit jours sans voir madame, et que, si on refuse de le recevoir, il ne reviendra plus.

— Eh bien, qu'il entre : je lui dirai son fait. Vous permettez, petite ? nous sommes gens de revue. Ah ! ma chère, votre père était un grand homme.

Mme Benoit disait tout bas en remontant dans sa voiture : " Fille, raille, impertinente vieille ! tu as des dettes, j'ai de l'argent : je te tiens ! Dût-il m'en coûter cinq cent louis, je prétends que tu me conduise par la main jusqu'au milieu du salon de ta fille ! " C'est dans ces sentiments qu'elle se sépara de la comtesse.

V

En recevant la lettre de Lucile, Gaston fit ce que tout homme aurait fait à sa place ; il baisa mille fois la signature, et partit en poste pour Paris. La fortune, qui s'amuse de nous presque autant qu'une petite fille de ses poupées, le fit entrer à l'hôtel d'Outreville un mardi soir, deux semaines, jour pour jour, après son mariage. Avec un peu de bonne volonté, il pouvait s'imaginer que la première quinzaine de juin avait été un mauvais rêve. Pour cette fois, sa résolution était bien prise : il s'était armé de courage contre le despotisme maternel de Mme Benoit, et il se jurait à lui-même de défendre son bien jusqu'à l'extrémité.

Il n'avait pas encore ouvert la portière, que Julie entra en criant chez Mme Benoit :

— Madame ! madame ! M. le marquis !

La veuve, qui ne savait pas que sa fille eût écrit à Arlange, crut avoir partie gagnée. Elle répondit avec une joie mal contenue :

— Il n'y a pas de quoi crier : je l'attendais.

— Je ne savais pas, madame ; et, à cause de ce qui s'est passé il y a quinze jours, je croyais que madame serait bien aise d'être avertie. Madame y est donc pour M. le marquis ?

— Certainement ! Aidez ! courez ! de quoi vous mêlez-vous ?

— Pardon, madame ; mais c'est qu'on décharge les malles de M. le marquis. Est-il vrai qu'il va demeurer à l'hôtel ?

— Et où voulez-vous qu'il demeure ? Allez prendre soin de ses bagages.

Gaston entra tout poudreux chez sa belle-mère, et son premier coup d'œil chercha Lucile absente. Mme Benoit, plus prévenante qu'aux meilleurs jours, répondit à ce regard :

— Vous cherchez Lucile ? Elle dine chez une amie ; mais il est tard, vous la verrez avant une heure. Enfin, vous voici donc ! Embrassez-moi, mon gendre, je vous pardonne.

— Ma foi ! mon aimable mère, vous me volez le premier mot que je voulais vous dire. Que tous vos torts soient effacés par ce baiser !

— Si j'ai des torts, vous les aviez justifiés-d'avance par cette incroyable manie dont vous êtes enfin corrigé ! Vouloir vivre